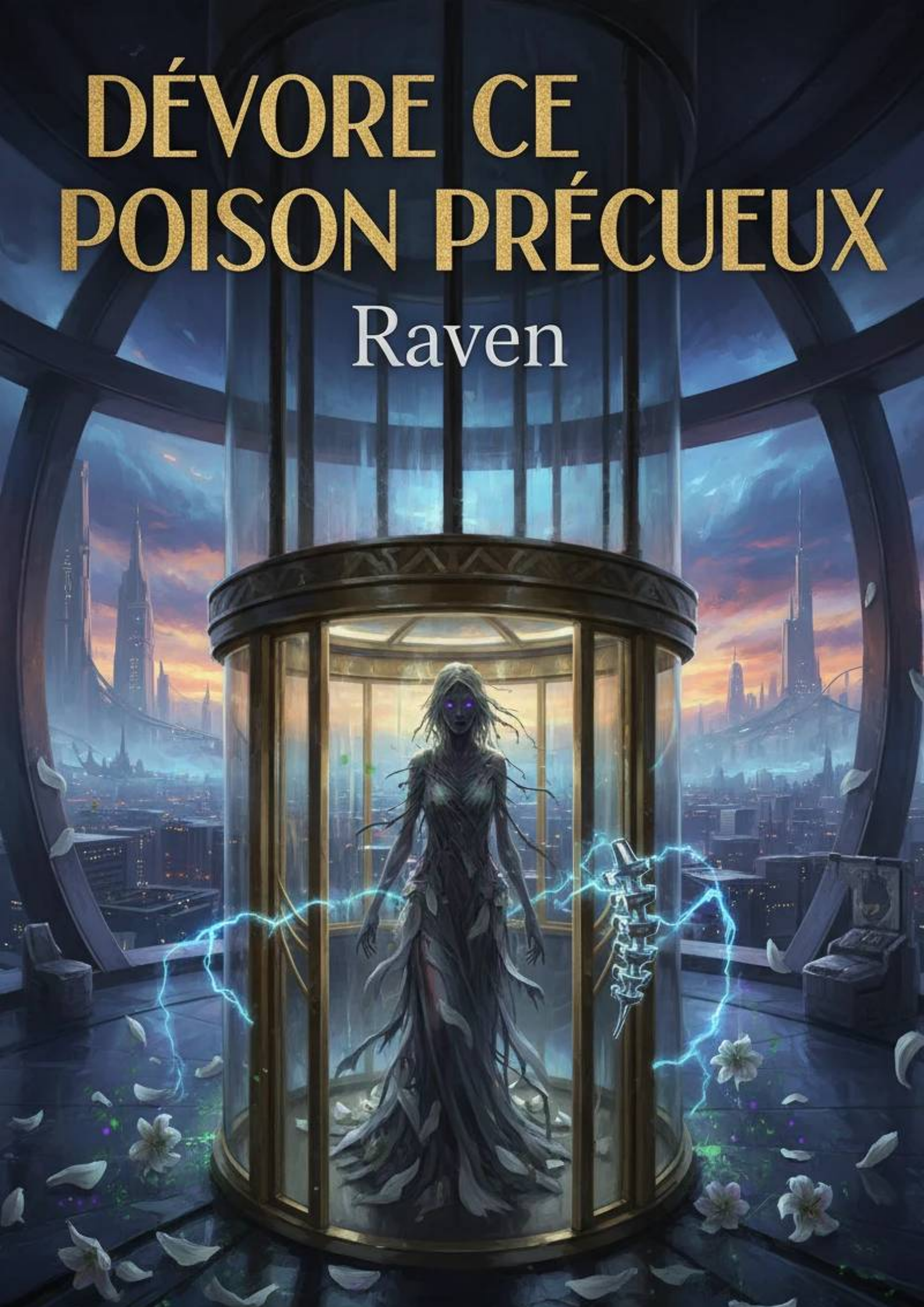


# DÉVORE CE POISON PRÉCUEUX

Raven



# Dévore ce poison précieux

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Écrin de Marbre	4
Chapitre 2 : L'Autopsie du Goût	9
Chapitre 3 : Symphonie des Synapses	14
Chapitre 4 : La Peau de Soie	20
Chapitre 5 : L'Architecture de la Honte	25
Chapitre 6 : Le Venin Consent	29
Chapitre 7 : Cristal et Contusions	35
Chapitre 8 : La Dissolution du Reflet	40
Chapitre 9 : L'Ultime Dissection	45
Chapitre 10 : L'Éclat du Poison Précieux	51

# Chapitre 1

## L'Écrin de Marbre

Le sifflement de l'ascenseur privé s'acheva dans un déclic métallique, sec comme une vertèbre qui se brise. Les portes coulissèrent avec une lenteur calculée, révélant l'immensité du penthouse Céleste. L'air y était différent : plus rare, chargé d'une odeur d'ozone et de lys fanés qui piquait l'arrière de la gorge. Elena fit un pas sur le marbre de Carrare. Le froid de la pierre traversa la semelle de ses chaussures bon marché, une morsure immédiate qui lui remonta le long de l'échine.

Le silence n'était pas vide. Il avait un poids, une texture de velours lourd posé sur les tympanes. Au loin, derrière les baies vitrées s'étendant du sol au plafond, les flèches du Duomo de Milan griffaient un ciel d'un violet sale, pareilles à des doigts de squelettes implorant une grâce impossible. Ici, à cette hauteur, la ville n'était plus qu'un tapis de lumières convulsives, lointaines, inutiles.

Dans le hall, une unique tache sombre défigurait la blancheur clinique de la pièce. Une mouche, piégée entre deux couches de verre feuilleté, s'échinait dans un bourdonnement frénétique et sourd. Elena fixa l'insecte. Elle voyait ses pattes poilues froter nerveusement ses ailes transparentes, un tic de survie dérisoire. Ses propres doigts, serrés sur la lanière de son sac, l'imitèrent. Elle sentit l'ongle de son pouce creuser un sillon dans le cuir synthétique, jusqu'à ce que la douleur devienne une ancre.

— Tu es en retard de quatorze secondes, Elena.

La voix de Lorenzo ne s'éleva pas, elle se matérialisa dans l'air comme un courant d'air froid. Il était là, silhouette découpée contre l'abîme urbain, debout près d'une

table en obsidienne. Il ne se retourna pas. Il observait son reflet dans la vitre, ou peut-être observait-il le sien, là-bas, petite forme floue et tremblante à l'entrée de son royaume.

Il fit un geste, un mouvement de poignet d'une élégance chirurgicale. Sur le canapé de cuir blanc, une boîte oblongue, recouverte d'un papier de soie noir si fin qu'il semblait respirer, l'attendait.

— Ouvre-la.

Elena s'approcha. Chaque pas résonnait contre les parois de verre, un écho sec qui lui donnait l'impression de marcher à l'intérieur d'un crâne géant. Ses mains, traîtresses, furent prises de spasmes plus marqués lorsqu'elle effleura le ruban de satin. L'odeur de la boîte était celle d'un coffre-fort : métal froid et poussière de luxe.

Sous le papier de soie, la robe reposait comme une dépouille. Un fourreau de soie grise, d'une nuance si proche de celle de la brume qu'elle semblait immatérielle. Mais au toucher, le tissu était lourd, d'une densité organique. C'était une seconde peau, préparée, tannée, prête à être greffée.

— Elle a été faite pour tes mesures de demain, pas pour celles d'hier, murmura Lorenzo en se rapprochant.

Il était maintenant derrière elle. Elena ne l'avait pas entendu marcher. Elle percevait la chaleur de son corps, une radiation de prédateur, et l'odeur de son parfum : un mélange de santal et de quelque chose d'acide, comme du sang sur une lame de rasoir. Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur de cire, et ses ongles étaient taillés avec une précision maniaque.

— Ta vieille robe, Elena... ce coton délavé, ces coutures qui lâchent sous les bras... Elle sent la sueur et la peur des gens ordinaires. Elle sent la petite vie que tu essayais

de mener.

Il fit glisser ses mains vers le cou d'Elena. Son index suivit la ligne de sa carotide. Elle sentit le battement de son propre cœur, un petit animal affolé qui se jetait contre les barreaux de sa cage thoracique. Le pouls était si rapide qu'il en devenait un bourdonnement continu.

— On ne répare pas ce qui est médiocre, continua-t-il, sa bouche si près de son oreille qu'elle sentit l'humidité de son souffle. On l'efface.

D'un mouvement brusque, il saisit le col de la robe qu'elle portait. Le bruit du tissu qui se déchire fut une déflagration dans le silence du penthouse. Le coton céda, révélant la peau pâle d'Elena, marquée par le froid de la pièce qui s'engouffrait aussitôt. Elle ne cria pas. Elle resta pétrifiée, les yeux fixés sur la mouche qui, dans son entre-deux de verre, venait de cesser de bouger, épuisée.

Lorenzo la déshabilla avec une lenteur méthodique, comme on épluche un fruit dont on veut examiner la pulpe. Les lambeaux de son ancienne identité tombèrent sur le marbre, formant une flaque misérable de tissu sombre. Elle se sentait nue, non pas d'une nudité érotique, mais d'une nudité d'autopsie. Sous la lumière crue des spots encastrés, chaque pore de sa peau, chaque petite cicatrice d'enfance, chaque imperfection semblait hurlée.

— Regarde-toi, ordonna-t-il.

Il la fit pivoter face au miroir fumé qui recouvrait tout un pan de mur. Elena vit une femme qu'elle ne reconnut pas tout de suite. Une silhouette fragile, dont les côtes saillaient légèrement sous l'effet d'une inspiration bloquée.

Il ramassa la robe grise. Lorsqu'il l'enfila sur elle, le contact du tissu fut un choc thermique. La soie était glacée, presque visqueuse. Elle glissa sur ses hanches,

épousant chaque courbe avec une précision terrifiante, l'enserrant comme un bandage trop serré. Lorenzo remonta la fermeture éclair dans son dos. Le bruit du curseur métallique montant le long de sa colonne vertébrale fut un frisson de fer.

La robe la transformait. Elle n'était plus Elena Vance. Elle était une extension de la pièce, une pièce de mobilier de haute couture, un objet de design intégré à l'architecture de Lorenzo. Le vêtement était si ajusté qu'il dictait sa posture, l'obligeant à redresser les épaules, à cambrer le dos, à devenir une statue.

— Tu sens ça ? demanda-t-il en enserrant sa taille de ses deux mains. Le poids de ce que tu deviens. C'est le prix du silence. C'est le prix de la beauté.

Il appuya ses pouces sur ses hanches, assez fort pour que la douleur commence à irradier. Elena fixa son propre visage dans le miroir. Ses yeux étaient deux trous d'ombre, ses lèvres étaient d'un bleu pâle. Elle voulut lever une main pour toucher son visage, mais la robe limitait ses mouvements, la gardant captive de sa propre silhouette.

Une odeur de brûlé commença à flotter dans la pièce. Lorenzo avait ramassé les restes de son ancienne robe et les avait jetés dans l'âtre minimaliste où brûlait une flamme bleue, sans craquements, nourrie au gaz. L'odeur du coton synthétique qui fondait, une puanteur chimique et âcre, remplit l'espace. C'était l'odeur d'un incendie de souvenirs.

— Ne cherche pas à te souvenir de l'odeur de ta chambre, ou du goût du café bon marché, dit-il en revenant vers elle. Ces choses n'existent plus. Elles n'ont jamais eu de substance. Ici, tout est réel parce que tout est immuable.

Il tendit une main et caressa sa joue. Son pouce s'attarda sur le coin de sa bouche, étirant la peau, vérifiant la souplesse de sa proie. Elena sentit une larme perler au coin de son œil, mais elle ne tomba pas. Elle resta suspendue, un cristal de sel prêt à se

figer.

Lorenzo se pencha et ramassa un petit objet sur la table d'obsidienne. Une pince à épiler en argent. Il s'approcha du visage d'Elena. Elle vit les reflets de la ville dans les pupilles dilatées de l'homme. Il approcha l'instrument de son front.

— Une imperfection, murmura-t-il. Un sourcil qui dévie. On ne peut pas laisser ça.

Le pincement fut vif, une piqûre électrique qui la fit tressaillir. Il ne la lâcha pas. Il continua son exploration, arrachant chaque poil superflu, chaque minuscule détail qui offensait sa vision de la perfection. À chaque coup, Elena sentait une partie d'elle-même s'évaporer. La douleur était devenue un métronome, régulant son angoisse, la transformant en une soumission engourdie.

Lorsqu'il eut fini, il s'écarta pour admirer son œuvre. Elena était là, debout au milieu du marbre blanc, vêtue de brume et de fer, le visage rougi par endroits, les yeux vides. Elle n'était plus une femme qui avait peur. Elle était une surface. Une surface sur laquelle Lorenzo allait pouvoir écrire ses propres cauchemars.

La mouche dans la vitre ne bougeait plus du tout. Elle était devenue une tache noire, un défaut définitif dans la transparence parfaite du penthouse. Elena l'envia. Elle aussi était désormais scellée dans le luxe, prisonnière d'une cage dont les barreaux étaient faits de soie et de silence.

— Bienvenue chez toi, Elena, dit Lorenzo en éteignant la lumière principale.

L'obscurité envahit la pièce, ne laissant que la lueur spectrale de Milan pour dessiner leurs silhouettes. Elena ne répondit pas. Elle écoutait le bruit de sa propre respiration, qui n'était plus qu'un sifflement ténu, identique à celui de l'ascenseur qui l'avait menée ici, vers sa propre disparition.

# Chapitre 2

## L'Autopsie du Goût

Le tintement de l'argent contre la porcelaine de Limoges résonna comme un coup de scalpel dans le silence pressurisé de la salle à manger. Lorenzo ne mangeait pas. Il observait. Ses doigts, longs et d'une pâleur malade, caressaient le pied d'un verre de cristal avec une régularité de métronome. Le frottement du verre contre la peau produisait un sifflement aigu, presque imperceptible, qui semblait s'insinuer directement derrière les globes oculaires d'Elena.

Au centre de l'assiette de la jeune femme, une unique pièce de moelle osseuse reposait sur un lit de gros sel gris. L'os était scié avec une précision chirurgicale, révélant son cœur gras, tremblant, d'un blanc jaunâtre veiné de rose. Une odeur de graisse chaude et de bête abattue montait en spirales lourdes, se mélangeant au parfum trop sucré des lys qui agonisaient dans un vase de Murano.

— Goûte, Elena, murmura Lorenzo. Sa voix était un courant d'air froid sur une nuque humide. Ne laisse pas la substance figer. Le gras perd sa vérité en refroidissant.

Elena sentit sa gorge se nouer. Une goutte de sueur, froide comme une perle de rosée sur un cadavre, glissa le long de sa colonne vertébrale. Elle saisit la petite cuillère en argent. Ses doigts tremblaient si fort que l'ustensile heurta le bord de l'os dans un cliquetis frénétique. Elle préleva une noisette de cette matière visqueuse. En portant la cuillère à ses lèvres, elle perçut l'éclat du Duomo, dehors, à travers la baie vitrée : une carcasse de marbre blanc rongée par les projecteurs, une cage thoracique géante sous le ciel noir de Milan.

La texture envahit son palais. C'était une nappe d'huile épaisse, animale, qui tapissait

sa langue et sa gorge. Un goût de fer, de terre mouillée et de vie concentrée.

— Dis-moi ce que tu vois, ordonna-t-il, se penchant légèrement en avant. Ses pupilles étaient si dilatées qu’elles dévoraient l’iris, ne laissant que deux puits d’encre fixés sur les lèvres d’Elena. Ne me parle pas de saveur. Parle-moi de l’image.

Elena ferma les yeux. Le gras de la moelle semblait se transformer en une autre substance dans son esprit.

— Le garage, lâcha-t-elle dans un souffle.

— Plus précisément. Je veux l’odeur de la poussière sous l’établi.

— L’huile de vidange, continua-t-elle, sa voix déraillant. Le vieux bidon bleu derrière la pile de pneus. Mon père... il avait toujours cette tache noire sous l’ongle du pouce. Une tache qui ne partait jamais, même après s’être frotté les mains avec de la sciure et du savon rouge.

Lorenzo sourit. Ce n’était pas un mouvement de chaleur, mais une rétraction des muscles, une cicatrice qui s’ouvre. Il prit une gorgée de vin rouge, un nectar si sombre qu’il paraissait noir sous la lumière du lustre.

— Le savon rouge, répéta-t-il avec une délectation obscène. Un mélange de soude et de ponce. Ça arrachait la peau pour atteindre la saleté. Tu te souviens de la douleur, n’est-ce pas ? Cette sensation de brûlure quand il te touchait la joue avec ses mains encore irritées. Le contraste entre la rugosité de sa paume et la douceur de ta peau de petite fille.

Elena ouvrit les yeux, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau piégé. Comment pouvait-il savoir pour le savon ? Pour la rugosité des mains ?

— Tu n'étais pas là, Lorenzo. Personne n'était là.

Il posa son verre. Le pied heurta la table avec un bruit sourd, définitif. Il se leva, sa silhouette immense découpée contre les lumières de la ville, et contourna lentement la table. Le froissement de son costume en soie italienne ressemblait au glissement d'un serpent sur des feuilles mortes. Il s'arrêta juste derrière elle. Elena sentit la chaleur de son corps, une chaleur artificielle, presque fiévreuse, irradier dans son dos.

— L'intimité est une illusion de la classe moyenne, Elena. Une couverture trouée sous laquelle les gens se cachent pour se masturber sur leurs secrets médiocres.

Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts s'enfoncèrent dans les trapèzes de la jeune femme, cherchant les nœuds de tension avec une précision de tortionnaire.

— Dans l'aile ouest de ce penthouse, derrière la porte en cuir que tu n'as pas encore osé pousser, se trouve la Salle des Archives. Sais-tu ce qu'on y trouve ?

Elena ne répondit pas. Elle fixait la tache de gras qui se figeait maintenant dans son assiette, devenant opaque, morte. Une mouche, rescapée de nulle part, se posa sur le bord de l'os et commença à frotter ses pattes avant.

— On y trouve des classeurs, reprit Lorenzo, sa voix n'étant plus qu'un murmure contre son oreille, son haleine sentant le vin fermenté et le clou de girofle. Des rapports de surveillance de ton école primaire. Les relevés bancaires de ton père de 1998 à 2005. Les diagnostics médicaux de ta mère, y compris les notes manuscrites du psychiatre sur ses "tendances au retrait mélancolique". J'ai même la facture du savon rouge, Elena. Un lot de douze, acheté à la quincaillerie Rossi un mardi de pluie.

Il resserra sa prise. Elena sentit un craquement dans sa nuque. Elle ne pouvait plus respirer. L'air de la pièce semblait s'être transformé en gélatine.

— Je ne t'ai pas choisie pour ton visage, continua-t-il en faisant glisser une main vers sa gorge, effleurant la carotide où le sang cognait avec une violence désespérée. Je t'ai choisie parce que je possède chaque seconde de ton passé. Je suis le cartographe de tes traumatismes. Chaque cicatrice que tu portes, je l'ai inventoriée. Je connais le goût de tes larmes avant même qu'elles n'atteignent tes lèvres.

Il lâcha prise soudainement. Le vide qu'il laissa fut plus terrifiant encore que sa pression. Elena s'effondra sur elle-même, ses mains agrippant le rebord de la table. La mouche s'était enfoncée dans la moelle figée, ses ailes battant inutilement dans la substance huileuse. Elle était collée. Elle allait mourir là, dans ce luxe graisseux.

Lorenzo retourna s'asseoir. Il reprit sa fourchette et, avec une élégance parfaite, commença à découper un morceau de viande saignante.

— La Salle des Archives est ouverte, Elena. Tu peux y aller. Tu peux lire ta propre vie. Tu verras que tes souvenirs ne t'appartiennent plus. Ils sont à moi. Je les ai rachetés, un par un, en même temps que les dettes de ton père.

Il porta un morceau de chair à sa bouche, mâcha lentement, les yeux fixés sur elle. Un mince filet de jus rouge s'écoula au coin de sa lèvre. Il ne l'essuya pas.

— Mange ton dîner, ma chère. Tu as besoin de forces. Demain, nous commencerons à réécrire les chapitres qui ne me plaisent pas.

Elena regarda la mouche. Elle ne bougeait plus du tout. Elle était devenue une petite bosse noire dans la mer de graisse blanche. La jeune femme reprit sa cuillère. Elle sentait le regard de Lorenzo comme une sonde thermique explorant ses entrailles. Elle ramassa une autre portion de moelle, plus grosse cette fois.

Elle la mit en bouche. Elle n'essaya pas de la mâcher. Elle l'avalait toute entière, sentant la masse visqueuse descendre lentement dans son œsophage, comme une invasion

consentie. Elle ferma les yeux et, pour la première fois, elle ne vit pas le garage de son père. Elle vit Lorenzo. Il était partout. Dans l'air, dans le vin, dans ses os.

Le silence revint, plus lourd, plus dense. Seul le bruit de la mastication de Lorenzo rythmait l'agonie de la soirée, tandis que dehors, Milan semblait s'enfoncer dans le sol sous le poids de sa propre splendeur corrompue.

# Chapitre 3

## Symphonie des Synapses

Le clic de l'interrupteur ne produisit pas un simple éclairage, mais une incision lumineuse qui trancha la pénombre de la bibliothèque. Lorenzo ne portait pas de veste. Ses manches de chemise étaient retroussées avec une précision mathématique, révélant des avant-bras dont les veines dessinaient une cartographie de tensions contenues. Sur le bureau en ébène, un magnétophone à bandes Revox trônait comme un autel chirurgical. Les bobines d'aluminium brossé luisaient sous la lampe, deux yeux d'argent attendant de dévorer le silence. L'odeur de la pièce avait changé ; elle ne sentait plus le cuir et le vieux papier, mais l'ozone et une pointe d'eucalyptus, une effluve de clinique qui picotait les narines d'Elena.

Elle resta sur le seuil, ses orteils crispés contre le marbre froid. Une goutte de sueur, née à la lisière de ses cheveux, entama une descente lente et tortueuse le long de sa tempe. Lorenzo ne se retourna pas. Il caressait le bord de la bande magnétique avec la pulpe de son pouce, un geste d'une sensualité obscène.

— Assieds-toi, Elena. Ta voix me manque. Pas celle que tu me donnes maintenant, cette voix polie par la peur. Je parle de celle qui se cachait dans le bureau du Docteur Aris.

Le nom claqua comme un fouet. Aris. Son thérapeute à Londres, après l'accident. Un homme aux mains douces qui lui donnait des bonbons à la menthe pour masquer le goût de son propre deuil. Comment Lorenzo avait-il pu obtenir ces bandes ? Le secret professionnel était une digue de papier que l'argent de Milan avait manifestement réduite en cendres.

Elle s'approcha, ses jambes pesant des tonnes de plomb. Le fauteuil en velours vert sombre l'engloutit. Lorenzo pressa une touche. Le mécanisme s'enclencha dans un chuintement mécanique, une respiration artificielle qui emplit l'espace entre eux.

D'abord, il n'y eut que du souffle. Un bruit blanc, granuleux, qui évoquait la pluie tombant sur un toit de tôle. Puis, sa propre voix jaillit des enceintes dissimulées dans les corniches.

« \*Je ne... je ne sais pas si je l'aimais vraiment.\* »

Elena sursauta. Ses mains se refermèrent sur les accoudoirs, ses ongles s'enfonçant dans le tissu. Ce n'était pas ainsi. Elle se souvenait de cette séance. Elle parlait de son oncle, pas de son père. Elle parlait d'un sentiment diffus de culpabilité, pas d'un manque d'amour.

« \*Parfois, je souhaitais qu'il disparaisse. Qu'il cesse de respirer.\* »

Le montage était invisible, chirurgical. Les respirations avaient été recousues, les silences raccourcis pour créer une confession fluide et monstrueuse. La voix sur la bande était la sienne, chaque inflexion, chaque hésitation était authentique, mais les mots formaient un puzzle de haine qu'elle n'avait jamais possédé.

Lorenzo s'appuya contre le bureau, observant la réaction de la jeune femme avec une curiosité entomologique. Il nota le tic nerveux qui faisait tressaillir sa paupière gauche, la manière dont sa lèvre inférieure blanchissait sous la pression de ses dents.

— Tu écoutes, Elena ? Tu entends la vérité qui sort de ce petit trou noir dans ton passé ?

« \*L'accident... c'était une délivrance. J'ai regardé le garage et j'ai souri.\* »

— C'est faux, murmura-t-elle. Sa voix était un fil de soie prêt à rompre. Ce n'est pas ce que j'ai dit. Tu as changé les mots.

Lorenzo se pencha vers elle. L'odeur de l'eucalyptus devint étouffante, envahissant ses poumons jusqu'à la nausée. Il posa une main sur le dossier de son fauteuil, l'encerclant sans la toucher.

— La mémoire est une courtisane, Elena. Elle te dit ce que tu veux entendre pour que tu puisses dormir la nuit. Mais la bande, elle, ne ment pas. Elle capture les fréquences de ton inconscient. Pourquoi nierais-tu ce que tu as confié dans l'obscurité d'un cabinet médical ? Regarde tes mains.

Elle baissa les yeux. Ses doigts tremblaient d'une manière convulsive, un rythme saccadé qui semblait répondre aux impulsions électriques de l'enregistrement. Elle ne parvenait plus à les contrôler. C'était comme si ses membres reconnaissaient la voix sur la bande comme leur véritable souveraine, ignorant les ordres de son cerveau.

Le son changea. Lorenzo fit défiler la bande à toute vitesse, un cri de banshee strident qui lui vrilla les tympans, avant de s'arrêter sur une séquence précise.

« \*Je suis une coquille vide. Je n'attends que quelqu'un pour me remplir. Pour m'effacer.\* »

Elena sentit un froid polaire irradier de sa colonne vertébrale. Elle se revit dans le bureau du Docteur Aris, fixant une tache d'humidité sur le plafond. Elle parlait de sa dépression, de ce vide qu'elle ressentait après les funérailles. Mais dans la bouche de Lorenzo, sous la lumière crue du penthouse, ces mots devenaient une invitation, une soumission programmée.

— Tu vois, continua Lorenzo d'une voix basse, presque tendre. Tu ne m'as pas attendu pour cesser d'exister. Tu as commencé le travail bien avant que je ne pose les

yeux sur toi. Tu n'es qu'une suite de fréquences que je réorganise pour créer une symphonie plus harmonieuse.

Il augmenta le volume. La voix d'Elena emplit la pièce, se répercutant contre les vitres qui donnaient sur le Duomo, comme si la ville entière écoutait son agonie psychologique. Le rythme de la bande s'accéléra légèrement. Les mots devinrent plus hachés, plus percutants.

« \*Lorenzo... Lorenzo est... la seule réalité.\* »

Elle se leva brusquement, le cœur frappant contre ses côtes comme un oiseau affolé dans une cage de verre.

— Je n'ai jamais dit son nom ! J'étais à Londres ! Tu n'existais pas encore dans ma vie !

Lorenzo esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Ses iris semblaient avoir absorbé toute la lumière de la pièce, ne laissant que deux trous noirs fixés sur elle.

— Le temps est une illusion de la conscience, Elena. Si tu l'as dit sur cette bande, c'est que tu l'as toujours pensé. Le passé et le futur se rejoignent dans cette pièce. Écoute encore.

Il appuya sur un bouton. Un bruit de mastication, lourd, humide, s'interposa entre les phrases. C'était le bruit qu'elle avait fait en mangeant la moelle, la veille. Il l'avait enregistré. Il l'avait mélangé à ses séances de thérapie d'il y a deux ans. Les sons se chevauchaient : le craquement des os, les sanglots étouffés d'une jeune femme en deuil, et le clic-clac métronomique du Revox.

Elena porta ses mains à ses oreilles, mais le son semblait venir de l'intérieur de son propre crâne. Une odeur de vieux sang et de menthe poivrée monta dans sa gorge. La pièce commença à tanguer. Les rangées de livres sur les étagères ressemblaient à des

dents prêtes à se refermer sur elle.

— Arrête... s'il te plaît...

— Pourquoi arrêteras-tu la musique de ton âme ? murmura-t-il à son oreille. Tu commences enfin à te reconnaître. Regarde le miroir, Elena.

Elle tourna la tête vers la grande glace dorée qui ornait le fond de la bibliothèque. Dans le reflet, Lorenzo se tenait derrière elle, ses mains posées sur ses épaules. Mais son propre visage lui parut étranger. Ses traits semblaient s'être affaissés, comme de la cire trop exposée à la chaleur. Ses yeux étaient deux taches d'encre dépourvues de volonté. Elle vit sa bouche bouger dans le miroir, mais le son qui en sortait était celui de la bande : une distorsion mécanique, un râle de métal et de regrets.

Soudain, Lorenzo coupa le son. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion. Il était si dense qu'Elena crut sentir ses tympanes se rétracter.

Il s'approcha d'elle, sortit un mouchoir de soie de sa poche et essuya délicatement une larme qui perlait sur la joue de la jeune femme. Le tissu sentait l'amidon et le fer.

— Demain, nous écouterons la suite, dit-il en rangeant le mouchoir. La partie où tu m'expliques pourquoi tu mérites ce qui va t'arriver. Va te coucher, maintenant. Laisse tes souvenirs tranquille. Ils sont entre de bonnes mains.

Elena quitta la pièce, ses pieds ne sentant plus le sol. Dans le couloir, elle croisa une mouche qui tournait en rond, frappant inlassablement le verre d'une applique murale. \*Thump. Thump. Thump.\* Le bruit ressemblait exactement au battement de son propre cœur, ou peut-être était-ce celui de la bande magnétique qui continuait de tourner, inlassablement, dans les replis de son cerveau dévasté. Elle entra dans sa chambre, mais ne ferma pas la porte. Elle savait que Lorenzo n'avait pas besoin de serrures. Il était déjà là, installé dans les synapses de sa mémoire, réécrivant l'histoire

de sa vie avec la patience d'un bourreau amoureux de sa hache. Elle s'allongea sur le lit, les yeux grands ouverts, écoutant le silence de Milan qui, pour la première fois, avait le timbre exact de sa propre voix brisée.

# Chapitre 4

## La Peau de Soie

Le curseur de la fermeture Éclair remonta le long de sa colonne vertébrale, une morsure de métal froid contre la peau à vif. Lorenzo ne pressait pas le mouvement. Il prenait son temps, savourant le tressaillement de l'omoplate d'Elena, ce petit os qui tentait de s'évader sous la chair comme un oiseau pris au piège. L'odeur de Lorenzo, un mélange de vétiver gris et d'une note métallique, presque ferreuse, l'enveloppa. C'était l'odeur d'un scalpel que l'on vient de désinfecter.

— Respire, Elena. Tu vas froisser la soie.

Sa voix était un murmure de velours noir, mais elle contenait une menace géométrique, une exigence de perfection qui lui serrait les poumons plus sûrement que le corset invisible de la robe. Le tissu, d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir dans l'ombre du dressing, glissa contre ses hanches avec le sifflement d'un serpent. C'était une création sur mesure, une seconde peau qu'il avait choisie pour elle, point par point, fibre par fibre. Elle se sentait empaillée vivante.

Dans le miroir de plain-pied, elle ne reconnut pas le reflet qui lui faisait face. Ses yeux semblaient trop grands, deux trous noirs creusés dans un masque de porcelaine. Lorenzo posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient froids. Il ajusta un collier de diamants autour de son cou ; le fermoir cliqueta avec la finalité d'une menotte.

— Tu es magnifique, murmura-t-il à son oreille. Une œuvre d'art n'a pas besoin de parler. Elle a juste besoin d'être contemplée.

Il descendit ses mains vers sa gorge, effleurant la carotide où le sang battait un

rythme erratique, un tambour de panique sourd. Il appuya légèrement, juste assez pour qu'elle sente la fragilité de son propre souffle. Puis il lâcha.

— Viens. Ils attendent leur idole.

Le salon du penthouse était transformé en une arène de verre et d'acier. Les invités — cinq hommes aux visages taillés dans le granit et aux sourires de prédateurs — discutaient à voix basse, leurs verres de cristal tintent comme des cloches funéraires. L'air était saturé de fumée de cigare et d'un parfum de pouvoir rance.

Elena avança, ses talons claquant sur le marbre blanc avec une précision de métronome. Chaque pas était une agonie de contrôle. Elle sentait leurs regards se poser sur elle, non pas comme des hommes regardent une femme, mais comme des acheteurs évaluent la qualité d'un cuir ou la pureté d'un diamant de sang.

— Lorenzo, mon ami, lança un homme massif nommé Ricci, dont les doigts boudinés étaient chargés de bagues en or. Ta dernière acquisition est... stupéfiante.

Ricci s'approcha, l'odeur de sa sueur et de l'alcool bon marché perçant le rempart de parfum coûteux d'Elena. Il tendit une main pour toucher l'étoffe de sa manche, mais ses doigts glissèrent plus haut, frôlant le haut de son bras. Sa peau était moite, grasse. Elena sentit une vague de nausée lui monter à la gorge, un goût de bile et de cuivre. Elle ne bougea pas. Elle était la poupée. La poupée ne recule pas.

Lorenzo, debout à ses côtés, ne dit rien. Il se contenta de fixer Ricci. Son regard était un vide absolu, une absence de lumière qui sembla aspirer toute la chaleur de la pièce. Ricci retira sa main, un tic nerveux agitant sa paupière gauche.

— Je... je voulais simplement admirer la texture, bafouilla-t-il en reculant d'un pas.

Le dîner fut une suite de bruits de mastication et de tintements de fourchettes contre

la porcelaine fine. Elena ne mangea rien. Elle fixait une tache de vin minuscule sur la nappe, un point rouge qui semblait s'étendre, se transformer en une bouche béante prête à l'engloutir. Les conversations tournaient autour de cargaisons disparues, de ports à Gênes et de dettes payées en silence. Elle n'était qu'un ornement, un trophée muet que Lorenzo exhibait pour prouver sa domination.

Soudain, un bruit de verre brisé déchira l'ambiance feutrée. Un serveur avait laissé tomber un plateau dans le couloir menant aux cuisines. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas. Lorenzo se leva lentement. Il ne manifesta aucune colère, aucune impatience. Il s'excusa auprès de ses invités avec une politesse glaciale et quitta la pièce.

Elena resta seule face aux cinq prédateurs. Ricci la dévorait des yeux, un sourire malsain étirant ses lèvres charnues.

— Alors, ma jolie, murmura-t-il en se penchant vers elle, qu'est-ce que ça fait d'être la chose de Lorenzo ? Est-ce qu'il te traite aussi bien que ses voitures ?

Il tendit à nouveau la main, sa main de porc, et saisit le menton d'Elena. Ses doigts sentaient le vieux tabac. Elle vit les autres hommes ricaner, attendant de voir si elle allait se briser.

C'est alors qu'un cri monta des coulisses. Un cri bref, étouffé, qui se termina par un gargouillis humide, comme si quelqu'un essayait de respirer à travers une éponge imbibée d'eau. Puis, le silence revint, plus épais, plus étouffant.

Lorenzo revint quelques minutes plus tard. Il avait déboutonné ses poignets et remonté légèrement ses manches. Une petite tache sombre, presque noire, maculait la manchette de sa chemise blanche. Il s'assit, reprit sa fourchette et coupa un morceau de son steak saignant avec une précision chirurgicale.

— Le personnel manque parfois de discipline, dit-il simplement. Ricci, vous disiez ?

Ricci était devenu livide. Il fixa la tache sur la manche de Lorenzo, puis le visage impassible d'Elena. Il ne dit plus un mot jusqu'à la fin de la soirée.

Lorsque les invités furent enfin partis, le penthouse retrouva son calme sépulcral. Lorenzo se tint devant la grande baie vitrée, observant les lumières de Milan qui scintillaient comme des braises mourantes sous un tapis de cendres. Elena se tenait derrière lui, les bras croisés sur sa poitrine, tremblant d'un froid qui ne venait pas de l'air conditionné.

Elle pensa à Ricci, à ses mains grasses, à ses regards lubriques. Elle pensa au monde extérieur, à cette jungle de chaos, de bruits agressifs et de prédateurs vulgaires qui l'auraient déchirée en lambeaux pour un peu d'or ou de plaisir.

Elle regarda le dos de Lorenzo, la silhouette parfaite de son geôlier. Ici, dans cette cage de verre, tout était ordonné. Tout était propre. Même la violence avait une esthétique, une fonction, une nécessité. Elle sentit une chaleur perverse se diffuser dans ses veines, une reconnaissance empoisonnée.

Lorenzo se retourna. Il vit le changement dans ses yeux, cette lueur de soumission qui n'était plus dictée par la peur, mais par le besoin. Il s'approcha d'elle et passa un doigt sur sa joue, là où Ricci l'avait touchée.

— Tu as besoin de te laver, Elena. Sa peau était sale.

Il l'entraîna vers la salle de bain en marbre noir. Il fit couler l'eau, une vapeur épaisse commençant à saturer la pièce, masquant les miroirs, effaçant les contours du monde. Il commença à la déshabiller, retirant la robe de soie avec la même précaution qu'on retire un pansement sur une plaie ouverte.

Lorsqu'elle fut nue sous la lumière crue des spots, il prit une éponge r che et du savon à l'odeur de pin. Il commença à frotter son visage, son cou, ses bras. Il frottait fort, jusqu'à ce que sa peau de porcelaine devienne rouge, irrit e, presque sanglante.

— Plus personne ne te touchera sans mon accord, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son front. Le monde est un endroit immonde, Elena. Ils ne voient que la surface. Moi seul sais ce que tu es vraiment. Moi seul peux te garder pure.

Elle ferma les yeux, s'abandonnant à la douleur de la friction, à la chaleur étouffante de la vapeur. Elle se sentait disparaître, ses souvenirs, son nom, son passé s'évaporant comme la buée sur le miroir. Elle n'était plus Elena Vance. Elle était une extension de lui, une cellule de son propre corps.

Elle se pressa contre lui, cherchant le contact de sa chemise encore tach e de ce sang anonyme. Dehors, la ville hurlait dans son désordre anonyme, mais ici, dans l'ombre de Lorenzo, elle était en sécurité. Elle était prot g e par le monstre qui l'avait d vor e.

— Merci, souffla-t-elle contre son torse.

Elle ne savait pas si elle le remerciait de l'avoir sauv e de Ricci ou de l'avoir détruite si parfaitement qu'elle n'avait plus à exister par elle-même. La soie de la robe gisait sur le sol, une peau morte dont elle n'aurait plus jamais besoin. Elle était à présent drap e dans son ombre, une parure bien plus solide, bien plus éternelle.

Dans le coin de la pièce, la mouche de l'après-midi,  puis e, finit par retomber sur le marbre froid. Elle agita ses pattes une dernière fois dans un spasme silencieux avant de s'immobiliser, prise dans une goutte d'eau savonneuse qui s'élargissait lentement, comme une larme de cristal.

# Chapitre 5

## L'Architecture de la Honte

L'air de la salle des archives avait le goût métallique d'une pile sur la langue. C'était une pièce aveugle, nichée au cœur des trois cents mètres carrés de verre et d'acier, où le ronronnement des serveurs informatiques imitait le bruit d'une respiration artificielle. Elena sentait le froid du marbre traverser la soie fine de ses chaussons. Ses doigts, engourdis, effleurèrent le bord d'un tiroir en chêne sombre, le seul anachronisme organique dans ce sanctuaire de données froides. La serrure électronique avait cédé avec un déclic qui avait résonné dans sa cage thoracique comme un coup de feu.

À l'intérieur, le papier n'était pas jauni. Lorenzo n'aimait pas la décomposition. Tout était classé sous plastique, sous vide, comme des organes en attente d'une transplantation. L'étiquette portait son nom, écrit de cette calligraphie penchée, trop élégante pour être humaine : \*VANCE, E. – ARCHÉOLOGIE DU VIDE\*.

Elle ouvrit le dossier. L'odeur de l'ozone se mêla soudain à un parfum plus rance, plus intime : celui de la poussière de l'orphelinat de Sainte-Anne. Une photo tomba sur le sol. Elena ne respira plus. C'était un cliché pris à la dérobée, il y a quinze ans. On y voyait une grange en feu dans la périphérie de Lyon. Et au premier plan, une silhouette d'adolescente, le visage barbouillé de suie, qui ne fuyait pas. Elle regardait les flammes avec une sérénité obscène, presque extatique.

Ses mains se mirent à trembler. Un tic nerveux fit tressaillir sa paupière gauche, un battement d'aile de mouche sous la peau. Elle tourna la page. Des rapports médicaux. Des transcriptions de confessions qu'elle n'avait jamais faites à personne. Le récit détaillé de la nuit où elle avait regardé sa sœur s'étouffer avec son propre vomi sans

appeler les secours, fascinée par la manière dont la lumière de la lune se reflétait dans les yeux vitreux de la mourante. Chaque pensée honteuse, chaque impulsion de cruauté qu'elle avait enfouie sous des couches de politesse et de soumission était là, disséquée, annotée de la main de Lorenzo.

\*« Sujet manifeste une préférence esthétique pour la destruction au détriment de l'empathie. Potentiel de floraison : Infini. »\*

Un craquement. Derrière elle.

Elena ne se retourna pas. Elle ne pouvait pas. Son corps était devenu un bloc de sel. Le parfum de Lorenzo, ce mélange écœurant de santal et de sang froid, envahit l'espace restreint entre ses omoplates. Elle sentit la chaleur de son torse contre son dos, une fournaise qui semblait vouloir absorber sa propre colonne vertébrale.

— Tu as les mains moites, Elena. Le sel va abîmer les documents.

Sa voix était un murmure de velours noir, glissant contre son oreille comme un rasoir sur une gorge. Il ne posa pas ses mains sur elle. Il se contenta de l'encercler de sa présence, l'étouffant sans la toucher. Elena fixa la photo de la grange en feu. Sa salive devint épaisse, impossible à avaler.

— Pourquoi ? parvint-elle à articuler. Sa voix n'était qu'un grincement de charnière rouillée.

— Pourquoi garder la preuve que tu es un monstre ? Ou pourquoi t'avoir laissée la trouver ?

Il s'avança d'un pas, l'obligeant à reculer vers le mur du fond, là où se dressait le grand miroir sans tain qui donnait sur le salon désert. Dans la pénombre de la salle des archives, le miroir ne renvoyait qu'une surface sombre, une faille spatiale.

— J'ai passé des années à chercher une œuvre d'art qui soit capable de s'admirer elle-même dans sa propre noirceur, continua Lorenzo. Les gens normaux se cachent derrière la morale. Ils s'inventent des excuses. Toi, tu savais. Tu as toujours su que tu étais vide. Je n'ai fait que construire un palais autour de ce vide.

Il tendit une main gantée de cuir fin et saisit le menton d'Elena, l'obligeant à lever les yeux vers la vitre. Il pressa un interrupteur. Une lumière crue, violente, s'alluma de l'autre côté du miroir, éclairant le salon. Mais de leur côté, la vitre restait un miroir parfait.

— Regarde-toi, Elena. Ne regarde pas la sainte que tu essaies de jouer. Regarde la fille de la grange. Regarde celle qui a aimé voir le feu dévorer le bois et la chair.

Elena vit son reflet. Ses yeux étaient dilatés, deux puits de goudron. Elle vit la tache de sueur sous ses bras, le tremblement de sa lèvre inférieure. Elle se dégoûtait. Et pourtant, sous la terreur, une chaleur insidieuse commençait à ramper le long de ses cuisses. Une reconnaissance. Lorenzo ne la punissait pas. Il lui offrait l'absolution par l'infamie.

— Tu n'es pas ma prisonnière, murmura-t-il en collant ses lèvres contre sa tempe. Tu es mon miroir. Et je suis le tien. Admire l'architecture de ta honte. Vois comme elle est belle. Vois comme elle brille sous la lumière que je te donne.

Il la força à presser ses paumes contre la vitre froide. Le contact du verre contre sa peau brûlante provoqua un frisson qui la fit gémir malgré elle. Elle voyait ses propres doigts, longs et pâles, s'étaler sur son reflet comme les pattes d'une araignée. Elle ne voyait plus Lorenzo derrière elle, seulement son ombre qui se fondait dans la sienne, ne formant plus qu'une seule masse informe, une tache d'encre sur le monde.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis ce que tu ressens en regardant ce dossier.

Elle ferma les yeux, mais l'image de la grange restait brûlée sur ses rétines. L'odeur de la fumée semblait sortir des pages du dossier. Elle sentait le poids de Lorenzo, son autorité silencieuse, sa certitude chirurgicale. Elle était mise à nu, non pas dans sa chair, mais dans sa substance la plus vile.

— Je... je me sens... vivante, lâcha-t-elle dans un souffle convulsif.

Le silence qui suivit fut plus lourd que n'importe quelle menace. Lorenzo retira sa main de son menton. Elle manqua de tomber, ses jambes ne la portant plus.

— Médite là-dessus, Elena. Reste ici, avec toi-même. La porte ne sera pas verrouillée. Mais nous savons tous les deux que tu ne sortiras pas. On ne fuit pas une pièce où l'on a enfin rencontré son propre visage.

Il recula. Le bruit de ses pas sur le marbre s'éloigna avec une régularité métronomique. La porte se referma sans un bruit, laissant Elena seule dans le bourdonnement des serveurs. Elle resta là, les mains collées au miroir, fixant le dossier ouvert sur le sol. Une petite araignée, dérangée par le mouvement, commença à tisser un fil entre le coin du meuble et le dossier de sa honte. Elena la regarda faire, fascinée par la précision du prédateur, sentant le poison de Lorenzo circuler dans ses veines, plus doux, plus nécessaire que l'oxygène. Elle ne voulait plus partir. Elle voulait que Lorenzo revienne pour lui montrer d'autres dossiers, d'autres miroirs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'Elena Vance qu'une série de clichés en noir et blanc dans une pièce sans fenêtres. Ses ongles grattèrent la surface du verre, laissant de fines traînées blanches, comme des cicatrices sur le vide.

# Chapitre 6

## Le Venin Consent

Le fil de soie s'étira, une ligne d'argent presque invisible vibrant sous le souffle court d'Elena. L'araignée, une minuscule ponctuation noire sur le marbre blanc de Carrare, déplaça ses pattes avec une précision mécanique, chacune de ses articulations semblant craquer dans le silence pressurisé de la pièce. Elena ne cilla pas. Une goutte de sueur, lourde et froide, naquit à la lisière de ses cheveux châtain, glissa lentement le long de sa tempe, contourna l'arête de son oreille pour finir sa course dans le creux de sa clavicule. Elle ne l'essuya pas. Le mouvement aurait brisé la symétrie. Le mouvement aurait été une offense à l'ordre que Lorenzo exigeait, même en son absence.

L'air du penthouse sentait le lys en décomposition et le produit de polissage coûteux, une odeur douceâtre qui collait au palais comme une pellicule de graisse. Dans le coin de la pièce, le réfrigérateur à vin émettait un bourdonnement basse fréquence, un râle électrique qui semblait s'accorder aux battements erratiques du cœur d'Elena. Elle fixa le dossier au sol. Les photos éparpillées montraient des fragments de sa propre vie — son visage à huit ans, la cicatrice sur son genou, le portrait de sa mère disparue — comme les pièces d'un insecte épinglé sous une vitrine.

Elle ne ressentait plus l'impulsion de les brûler. Au contraire, elle éprouvait le besoin maladif de les classer par ordre chronologique de douleur.

Ses doigts, dont les extrémités étaient rougies à force de triturer les bords des feuilles, se posèrent sur le marbre. Elle imita le mouvement de l'araignée. Un centimètre. Puis un autre. Ses ongles grattèrent la pierre avec un crissement sec, semblable à celui d'une dent qui se brise. Elle cherchait une tache. Une imperfection. Lorenzo disait

souvent que la pureté n'était qu'une absence de regard. Elle voulait être regardée. Elle voulait que chaque pore de sa peau soit cartographié jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'espace pour un secret, plus d'espace pour Elena.

Un déclic métallique résonna à l'autre bout de l'appartement. Le verrou de la porte blindée.

Le corps d'Elena se raidit, non pas par velléité de fuite, mais sous l'effet d'une décharge d'adrénaline si pure qu'elle lui donna la nausée. Elle entendit le froissement d'un manteau de laine qu'on retire, le choc mat d'une mallette posée sur la console en cuir. Les pas de Lorenzo approchaient. Ils n'étaient pas pressés. Ils possédaient la régularité d'un scalpel incisant une couche de derme.

Il entra dans la pièce. L'odeur changea instantanément : le froid de la rue, le tabac de luxe et ce parfum boisé, étouffant, qui semblait réduire l'oxygène disponible. Il ne dit rien. Il resta debout, à la limite de son champ de vision périphérique. Elena garda les yeux fixés sur l'araignée. Le petit arachnide avait terminé son pont de soie.

— Tu as déplacé le dossier, Elena.

Sa voix était un murmure de velours noir, dépourvu de reproche, ce qui le rendait plus tranchant qu'un cri. Elena sentit ses muscles papillonner. Elle ne répondit pas. Elle attendit que le jugement tombe, l'espérant presque.

— J'ai remarqué que tu avais cessé de regarder la porte, continua Lorenzo. Tes yeux ne cherchent plus la poignée. Ils cherchent le miroir. C'est une progression fascinante.

Il s'approcha. Elle sentit la chaleur de son corps derrière elle, une présence massive qui semblait absorber toute la lumière. Il ne la toucha pas. Il se contenta de se pencher, son souffle effleurant la nuque d'Elena, là où les petits cheveux follets se

dressaient, électrisés. L'odeur de Lorenzo était celle d'une église vide : encens, pierre froide et temps suspendu.

— Regarde-toi, murmura-t-il.

Elena leva les yeux vers le grand miroir fumé. Elle vit Lorenzo, impeccable dans son costume sombre, ses mains longues et pâles croisées derrière son dos. Et elle vit ce qu'il restait d'elle. Une silhouette aux yeux trop larges, dont le teint avait la transparence malade du papier sulfurisé. Elle vit la manière dont elle se voûtait, non pas par faiblesse, mais pour s'ajuster exactement à l'ombre qu'il projetait.

— Qu'est-ce que tu vois, Elena ?

Elle ouvrit la bouche. Sa gorge était si sèche que ses cordes vocales produisirent un bruit de parchemin qu'on froisse.

— Un projet, répondit-elle.

Un sourire imperceptible étira les lèvres de Lorenzo. Ce n'était pas un sourire de plaisir, mais la satisfaction d'un horloger devant un rouage qui finit par s'enclencher. Il tendit une main et, avec une lenteur calculée pour maximiser le frisson, il fit glisser l'index le long de la colonne vertébrale d'Elena. À travers le tissu fin de sa chemise, le contact fut comme une brûlure de glace. Elle ne tressaillit pas. Elle s'appuya contre la pression, cherchant l'ancrage de cette douleur familière.

— Tu commences à comprendre l'extase de l'effacement, dit-il. La liberté de ne plus avoir à porter le poids de ta propre volonté. C'est épuisant d'être quelqu'un, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta sur une vertèbre saillante, exerçant une pression juste assez forte pour que la pointe de l'os proteste. Elena ferma les yeux. Les battements de son cœur

ralentirent, se calquant sur le rythme de la main de Lorenzo. Elle n'était plus une femme dans un penthouse ; elle était une note de musique dans une partition complexe, un détail dans un tableau d'anatomie.

— Ce soir, nous allons passer à l'étape suivante, annonça-t-il. J'ai fait préparer une robe. Elle t'attend sur le lit. Elle est faite d'une soie si traitée qu'elle ne respire pas. Comme toi. Tu la porteras pour le dîner. Et tu ne parleras que si je te pose une question dont tu ne connais pas la réponse.

Il se recula brusquement, rompant le contact. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus insupportable que sa présence. Elena se sentit chanceler, comme si on venait de lui retirer sa seule colonne vertébrale. Elle regarda l'araignée. Elle avait disparu dans une fissure du marbre.

Elle se leva, ses articulations protestant dans un concert de petits craquements secs. Elle se dirigea vers la chambre, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le sol glacé. Sur le lit de soie grise, la robe l'attendait. Elle était d'un vert si sombre qu'il paraissait noir, une pièce de haute couture qui ressemblait à une armure de deuil.

Elle commença à se dévêtir. Chaque vêtement qui tombait au sol était une couche d'Elena Vance qu'elle abandonnait. Elle observa ses bras, parsemés de petites taches de rousseur qu'elle détestait autrefois. Maintenant, elle les voyait comme des défauts de fabrication que Lorenzo allait corriger. Elle passa la robe. Le tissu était lourd, froid, et effectivement, il semblait sceller ses pores. La fermeture éclair dans son dos était une cicatrice métallique qu'elle ne pouvait pas fermer seule.

Elle retourna dans le salon, la robe ouverte, flottant comme une plaie béante derrière elle. Lorenzo était assis dans le fauteuil club en cuir, un verre de cristal à la main. Le liquide ambré captait les derniers reflets du soleil milanais mourant derrière les flèches du Duomo.

Il ne se leva pas. Il la regarda approcher, l'évaluant comme on examine une carcasse de luxe.

— Viens, ordonna-t-il.

Elle s'agenouilla entre ses jambes, le dos tourné. Elle sentit ses doigts saisir les deux pans de la robe. Il ne remonta pas la fermeture tout de suite. Il passa ses pouces sur la peau exposée de ses omoplates, traçant des motifs invisibles, des sceaux de propriété.

— Est-ce que tu as faim, Elena ?

— J'ai soif de ce que vous déciderez, murmura-t-elle, les yeux fixés sur une tache de vin minuscule, presque invisible, sur le tapis persan.

Le bruit de la fermeture éclair qui remonte fut un cri de métal, un déchirement définitif. Le tissu se resserra autour de sa cage thoracique, limitant ses inspirations à de petits souffles superficiels et saccadés. Elle se sentait maintenue, gainée, contenue. Elle se sentait en sécurité dans sa propre disparition.

Lorenzo posa ses mains sur ses épaules et l'obligea à se retourner pour lui faire face. Il plongea son regard dans le sien. Elle ne chercha pas à détourner les yeux. Elle ne chercha pas à lire ses intentions. Elle offrit simplement le vide qu'il avait si soigneusement cultivé en elle.

Une mouche, attirée par l'odeur des lys, vint se poser sur le rebord du verre de Lorenzo. Elle frotta ses pattes avant, un mouvement frénétique et obscène. Lorenzo ne la chassa pas. Il regarda la mouche, puis Elena.

— Tu vois ce petit être ? dit-il d'une voix presque tendre. Il croit qu'il choisit ce verre. Il croit qu'il est attiré par le sucre. Il ne sait pas que j'ai empoisonné le bord du cristal juste pour voir combien de temps il mettrait à s'en rendre compte.

Elena regarda la mouche s'abreuver. Elle sentit un sourire étrange, un spasme nerveux, étirer le coin de ses lèvres.

— Elle ne s'en rendra jamais compte, Lorenzo, répondit-elle d'une voix monocorde. Elle va simplement s'endormir en croyant qu'elle a enfin trouvé ce qu'elle cherchait.

Il caressa sa joue avec le dos de sa main, un geste d'une douceur terrifiante.

— Exactement.

Il porta le verre à ses propres lèvres, buvant du côté opposé à celui où la mouche agonisait déjà, ses ailes battant de plus en plus lentement, un tambourinement sourd contre le cristal qui marquait la fin de la journée. Elena resta à genoux, sentant le venin de sa propre soumission couler dans son sang, plus chaud et plus réconfortant que n'importe quelle liberté. Elle n'était plus la proie. Elle était le festin.

# Chapitre 7

## Cristal et Contusions

L'air du couloir de service sentait le détergent bon marché et la poussière froide, un contraste brutal avec l'arôme de jasmin et de cuir vieilli qui saturait le penthouse. Elena sentit la pression du canon contre sa tempe avant même d'entendre le déclic métallique. C'était un contact froid, presque chirurgical, qui lui rappela la sensation de la main de Lorenzo lorsqu'il vérifiait la température de son vin. L'homme qui la tenait dégageait une odeur de tabac froid et de sueur rance, une effluve de panique qui flottait autour de lui comme un linceul mal taillé.

Elle ne cria pas. Elle ne bougea pas. Elle observa simplement la petite tache de graisse noire coincée sous l'ongle de l'index de l'homme, celui qui reposait sur la détente. C'était une imperfection fascinante.

— Ne bouge pas, murmura l'homme. Sa voix tremblait, une vibration haute et instable qui trahissait un cœur battant trop vite, un moteur sur le point de lâcher. Si Lorenzo veut te revoir, il va devoir payer le prix fort.

Elena ferma les yeux une seconde, savourant le silence qui suivit. Elle n'avait pas peur de la mort ; Lorenzo l'avait déjà tuée tant de fois, dépeçant son identité couche après couche. Elle se concentra sur le bruit de la respiration de son ravisseur : un sifflement humide dans les bronches, le signe d'une bronchite mal soignée ou d'une vie passée dans des sous-sols humides.

— Vous avez les mains moites, dit-elle d'une voix si basse qu'elle semblait glisser sur le béton comme de la soie.

L'homme sursauta, le métal du pistolet grinçant contre sa peau.

— Tais-toi.

— Ce n'est pas de la colère, continua-t-elle, ses yeux se fixant à nouveau sur l'ongle sale. C'est de l'incertitude. Vous vous demandez si vous valez plus que la balle dans ce chargeur. Vous vous demandez si Lorenzo va rire en recevant votre appel. Savez-vous ce qu'il fait aux choses qui ne lui servent plus ? Il ne les jette pas. Il les transforme.

Elle sentit l'homme se raidir. Elle pouvait presque entendre le mécanisme de sa pensée se gripper, rouillé par la terreur qu'elle instillait. Elle utilisa l'inflexion exacte de Lorenzo, ce ton monocorde qui donnait l'impression que chaque mot était une sentence de mort.

— Regardez cette tache sur votre doigt, insista-t-elle. Vous avez essayé de la frotter avant de venir, n'est-ce pas ? Mais elle reste là. Comme l'idée que vous allez mourir dans ce couloir. Vous sentez cette odeur ? C'est le jasmin. C'est lui. Il est déjà là, dans vos poumons. Vous respirez son air.

L'homme jeta un regard nerveux vers l'ombre au bout du couloir. Ses pupilles étaient dilatées, deux trous noirs avalant la faible lumière des néons. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche, un battement d'aile de mouche agonisante.

— Il n'est pas là, bégaya-t-il, mais sa main s'éloigna d'un millimètre de la tempe d'Elena.

— Il est partout où je suis, murmura-t-elle avec un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Je suis sa création. Et vous... vous n'êtes qu'une erreur de ponctuation dans son récit. Dites-moi, est-ce que votre mère sait que vous allez finir étalé sur du marbre italien comme un insecte écrasé ?

L'homme lâcha un juron étouffé, sa respiration devenant un râle erratique. Il était déstabilisé, sa proie ne se comportant pas selon le script de la victime. Elle le dévorait de l'intérieur, utilisant les crocs que Lorenzo lui avait greffés dans l'âme. Elle voyait la goutte de sueur perler sur le front de l'intrus, glisser lentement, très lentement, pour finir par s'écraser sur le col de sa chemise synthétique.

Soudain, le silence du couloir fut brisé non par un cri, mais par le son mélodieux d'un briquet que l'on referme.

Lorenzo apparut à l'autre extrémité, une silhouette découpée dans l'obscurité, impeccable dans son costume de laine anthracite qui semblait absorber la lumière. Il ne courait pas. Il marchait avec une lenteur prédatrice, le bruit de ses semelles en cuir sur le sol produisant un impact sourd, rythmé, comme un métronome marquant les dernières secondes d'une vie.

— Elena, dit-il, sa voix résonnant avec une clarté cristalline. Tu as oublié de lui parler de la texture du verre.

L'homme se retourna, pointant son arme vers l'ombre, mais Lorenzo était déjà trop près, ou peut-être était-il déjà trop tard. Dans un mouvement d'une fluidité obscène, Lorenzo saisit le poignet de l'homme. Le craquement de l'os fut net, sec, comme une branche de bois mort que l'on brise en plein hiver. L'homme poussa un hurlement qui s'étrangla dans sa gorge alors que Lorenzo le projetait contre le mur de béton.

La violence qui suivit fut d'une esthétique terrifiante. Lorenzo ne frappait pas avec rage ; il frappait avec précision, comme un sculpteur s'attaquant à un bloc de pierre récalcitrant. Chaque coup laissait une trace sombre sur le mur blanc, une éclaboussure de rouge qui ressemblait à une fleur exotique s'épanouissant en accéléré.

Elena regardait, immobile. Elle sentit une goutte chaude rebondir sur sa joue. Elle ne

l'essuya pas. C'était un baptême.

Lorenzo s'arrêta, ses mains gantées de cuir fin maintenant tachées d'un carmin profond. L'homme n'était plus qu'un amas de gémissements informes au sol, un tas de chair et de tissus qui ne ressemblait plus à rien d'humain. Lorenzo se tourna vers Elena, son visage parfaitement calme, ses yeux brûlant d'une intensité qui la fit frissonner de plaisir et de dégoût.

Il s'approcha d'elle, sortit un mouchoir en soie blanche de sa poche et, avec une délicatesse infinie, essuya la tache de sang sur la joue de la jeune femme. L'odeur du sang frais, métallique et chaude, se mélangea à celle de son parfum coûteux.

— Tu as été excellente, murmura-t-il en glissant ses doigts derrière sa nuque, forçant Elena à lever les yeux vers lui. Tu as utilisé le doute. C'est le poison le plus efficace.

Il pointa du regard le corps au sol.

— Regarde-le, Elena. Il croyait être un acteur. Il n'était qu'un accessoire.

Il pencha la tête, observant le ravisseur qui tentait encore de ramper, ses doigts griffant le sol dans un bruit de papier déchiré. Lorenzo posa son pied sur la main de l'homme, celle avec l'ongle sale, et appuya lentement jusqu'à ce qu'un nouveau craquement retentisse.

— Tu vois ce que je vois ? demanda Lorenzo en se tournant vers elle.

Elena regarda les doigts brisés, la sueur, le sang qui commençait à coaguler dans la poussière. Elle sentit une vague de chaleur envahir sa poitrine, une acceptation totale de l'horreur. Elle ne voyait plus un homme souffrir. Elle voyait une œuvre inachevée que Lorenzo venait de parfaire.

— Je vois qu’il ne fait plus tache sur le décor, répondit-elle d’une voix dépourvue de toute émotion.

Lorenzo sourit, un éclair blanc dans la pénombre du couloir. Il prit la main d’Elena dans la sienne, ses gants ensanglantés laissant des marques sombres sur sa peau de porcelaine.

— Viens. Le dîner va refroidir. Et j’ai choisi un vin qui a exactement la même robe que ce que tu as sur le visage.

Ils marchèrent vers l’ascenseur, laissant derrière eux le bruit de la respiration agonisante de l’homme, un rythme qui s’effaçait peu à peu, remplacé par le bourdonnement soyeux de la machinerie de luxe. En entrant dans la cabine de verre, Elena croisa son propre reflet. Ses yeux étaient différents. La petite lueur de révolte qui y subsistait encore le matin même s’était éteinte, remplacée par une surface noire et lisse, aussi impénétrable que le marbre du penthouse.

Elle n’était plus la captive. Elle était devenue l’instrument de sa propre torture, une extension de la volonté de l’homme qui lui tenait la main. Elle ne cherchait plus la sortie. Elle cherchait simplement à savoir quelle partie d’elle-même Lorenzo allait briser au dessert.

# Chapitre 8

## La Dissolution du Reflet

Le cristal du verre à vin tinta contre le marbre avec une régularité de métronome, un petit choc cristallin qui résonnait dans le silence sépulcral de la salle à manger. Lorenzo ne mangeait pas. Il observait. Ses doigts, longs et d'une pâleur malade, jouaient avec un petit coffret en bois de rose posé entre eux deux, comme un cadavre miniature sur l'autel de la table. L'odeur du risotto aux truffes, pourtant exquis, s'était muée en quelque chose d'écœurant, une senteur grasse et terreuse qui rappelait à Elena la décomposition des feuilles sous la pluie d'automne. Elle sentit une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, traçant un sillage de glace sous la soie de sa robe émeraude. La robe était trop serrée. Elle l'étouffait, chaque couture lui rappelant qu'elle n'était qu'un paquet soigneusement emballé, prêt à être déballé ou jeté selon le caprice du propriétaire.

— Tu ne finis pas, Elena ? murmura Lorenzo. Sa voix était un froissement de parchemin, basse et sans aspérité, mais elle semblait remplir chaque recoin de la pièce, s'insinuant dans ses oreilles comme un parasite.

Elle releva les yeux. Lorenzo souriait, mais c'était un sourire qui ne sollicitait pas les muscles de ses yeux. C'était une simple fente dans un masque de cire. Il ouvrit lentement le coffret. À l'intérieur, une pile de photographies jaunies, des papiers officiels aux tampons administratifs encore visibles, et un passeport dont la couverture bordeaux semblait déjà appartenir à un siècle oublié.

— C'est un poids inutile, tu ne trouves pas ? continua-t-il en sortant une première photo. Le passé est une moisissure, Elena. Il s'accroche aux parois de l'esprit et corrompt le présent. Regarde celle-ci.

Il fit glisser le cliché sur le marbre froid. C'était une petite fille de six ans, les genoux écorchés, souriant devant un gâteau d'anniversaire trop grand pour elle. Elena sentit un spasme dans son estomac, une contraction violente qui lui fit mordre l'intérieur de sa joue. Le goût métallique du sang envahit sa bouche, tiède et familier. C'était elle. Ou plutôt, c'était la créature dont elle portait les restes.

Lorenzo sortit un briquet en argent massif. Le clic du mécanisme fut une détonation dans le vide. La flamme, bleue à sa base et d'un orange maladif au sommet, dansa dans le reflet des pupilles de l'homme. Il ne brûla pas la photo tout de suite. Il l'approcha simplement, laissant la chaleur courber les bords du papier.

— Ta mère a pris cette photo, n'est-ce pas ? Celle qui t'a abandonnée dans cette gare de banlieue parce que ton existence était un reproche permanent à sa propre médiocrité. Pourquoi garder le souvenir d'une femme qui ne voyait en toi qu'un fardeau ?

Le papier commença à noircir. L'odeur chimique de l'encre brûlée monta aux narines d'Elena, une puanteur âcre qui lui piqua les yeux. Elle regarda le visage de la petite fille se boursoufler. La bulle de plastique chauffée éclata avec un petit bruit sec, comme un soupir d'agonie. Le feu dévora le gâteau, puis les genoux écorchés, puis le sourire. Il ne resta bientôt qu'un coin de carton noirci que Lorenzo lâcha dans une coupelle de cristal.

— À toi, Elena.

Il lui tendit le briquet. Le métal était brûlant. Elle le prit, ses doigts effleurant la peau de Lorenzo. Le contact fut électrique, une décharge de dégoût et d'attraction qui lui fit dresser les poils sur les bras. Elle saisit la photo suivante. Ses parents, devant une maison grise. Son père tenait une pipe, l'air absent. Sa mère regardait ailleurs, déjà loin.

Elena approcha la flamme. Elle s'attendait à une déchirure, à un hurlement intérieur, mais ce qu'elle ressentit fut un vide sidéral, suivi d'une bouffée de chaleur qui n'avait rien à voir avec le briquet. En voyant le visage de son père se liquéfier sous l'effet de la chaleur, une onde de plaisir pervers parcourut ses membres. C'était une dissolution. Une éradication. Chaque millimètre de papier qui partait en fumée était une chaîne qui se brisait, non pas pour la libérer, mais pour l'isoler davantage dans le présent chirurgical que Lorenzo avait construit pour elle.

— C'est bien, souffla-t-il en se penchant vers elle. Tu sens cette légèreté ? C'est l'odeur de la liberté. La liberté de n'être plus rien.

Le rythme s'accéléra. Elle ne brûlait plus, elle exterminait. Son diplôme universitaire, avec ses mentions inutiles et ses années de labeur pour une vie qu'elle détestait : réduit en cendres. Une lettre d'amour de son premier fiancé, un garçon dont elle ne se rappelait même plus le timbre de voix : transformée en flocons gris qui voltigeaient dans l'air climatisé du penthouse. Le passeport suivit. La couverture résista un instant, le cuir synthétique grésillant et dégageant une fumée noire et épaisse qui s'enroula autour du lustre en cristal comme un serpent de suie.

Elena respirait vite, par petites saccades. Sa cage thoracique heurtait les baleines de son corset. Ses yeux étaient fixés sur les résidus noirs qui jonchaient la table. Elle n'était plus Elena Vance. Elena Vance était une pile de carbone informe dans un récipient de luxe.

— Il ne reste qu'une chose, dit Lorenzo d'un ton presque tendre.

Il sortit de sa poche intérieure une petite glace à main, au cadre d'argent ciselé. Il la posa devant elle, parmi les cendres.

— Regarde-toi, Elena. Dis-moi ce que tu vois.

Elle se pencha. Son reflet lui apparut, étranger. Ses pommettes semblaient plus saillantes, ses yeux plus larges, bordés de rouge par la fumée. Ses lèvres étaient entrouvertes, laissant entrevoir la nacre de ses dents. Mais ce qui la frappa, ce fut l'absence de profondeur dans son regard. C'était comme regarder au fond d'un puits dont on aurait muré le fond. Elle n'y voyait plus de souvenirs, plus d'attentes, plus de peur. Juste une surface lisse, prête à recevoir n'importe quelle empreinte.

Elle tendit la main vers les cendres tièdes sur la table. Ses doigts devinrent gris, maculés de la substance de son propre passé. Avec une lenteur hypnotique, elle porta ses doigts à son visage. Elle traça une ligne noire sur son front, puis une autre sur ses joues, comme une peinture de guerre ou un rite funéraire. Le grain de la cendre était rugueux contre sa peau de porcelaine, une sensation de frottement sec qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

Lorenzo se leva et se plaça derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules, ses doigts s'enfonçant dans les muscles tendus de son cou. Il se pencha, son souffle chaud effleurant son oreille, contrastant avec la froideur de la pièce.

— Tu es magnifique ainsi, murmura-t-il. Une toile vierge. Mon chef-d'œuvre.

Elena ferma les yeux. Elle ne luttait plus contre l'oppression. Elle l'absorbait. Le penthouse n'était plus une prison, c'était le monde entier. Il n'y avait plus rien au-dehors, seulement le vide sidéral et le silence des morts qu'elle venait de créer. Elle sentit la main de Lorenzo glisser vers sa gorge, ses pouces pressant doucement sur sa trachée, juste assez pour lui rappeler que sa vie ne tenait qu'à un mouvement de ses poignets.

Une extase sauvage l'envahit. Elle n'avait plus besoin de nom, plus besoin de racines. Elle était une extension de cet homme, une ombre projetée par sa volonté. Elle se pencha en arrière, abandonnant le poids de sa tête contre son torse, et dans le reflet de

la fenêtre qui donnait sur les lumières froides de Milan, elle vit deux silhouettes se fondre en une seule forme sombre, indistincte, dévorée par l'obscurité de la pièce.

La dernière photo, restée au fond du coffret, fut oubliée. Elle représentait Elena, quelques mois plus tôt, le jour où elle l'avait rencontré. Sur le cliché, elle avait encore une étincelle de panique dans les yeux. Lorenzo la saisit, ne la brûla pas, mais la déchira lentement, méthodiquement, en confettis minuscules qu'il laissa tomber dans le vin rouge d'Elena.

Elle prit le verre et but. Le papier mouillé glissa contre sa langue, un goût de cellulose et de chimie qu'elle avala avec une délectation morbide. Elle venait de manger ses derniers restes. Elle était enfin vide. Elle était enfin à lui.

# Chapitre 9

## L'Ultime Dissection

Le résidu de cellulose râpa sa gorge, une caresse abrasive qui lui arracha un frisson jusque dans la pulpe des doigts. Le vin, un Barolo lourd et ferreux, ne parvint pas tout à fait à rincer l'amertume de l'encre. Lorenzo la fixait, le menton appuyé sur le pont de ses mains jointes, ses pupilles dilatées transformant ses yeux en deux puits d'ébène où la lumière du lustre venait mourir sans reflet. Dans le silence pressurisé du penthouse, le seul bruit audible était le bourdonnement électrique du réfrigérateur à vin, une vibration basse qui semblait faire trembler les parois mêmes de la cage thoracique d'Elena. Elle posa le verre sur le guéridon de marbre. Le cristal tinta contre la pierre avec la précision d'un scalpel frappant un plateau d'innox.

Lorenzo se leva. Ses mouvements étaient d'une fluidité écœurante, une économie de gestes qui rappelait celle d'un reptile s'assurant que sa proie a bien ingéré le venin. Il contourna la table, ses souliers de cuir ne produisant aucun son sur le tapis de soie, et s'arrêta juste derrière elle. Elena ne bougea pas. Elle sentait la chaleur de son corps irradier contre sa nuque, une menace thermique qui lui faisait dresser les pores de la peau. L'odeur de Lorenzo — un mélange de tabac froid, de santal et de cette note métallique, presque chirurgicale, qui ne le quittait jamais — l'enveloppa comme un linceul.

— Tu sens cette pulsation, Elena ? murmura-t-il à son oreille.

Sa voix était un souffle humide qui fit tressauter son lobe. Il posa ses mains sur ses épaules. Ses pouces commencèrent à masser les trapèzes, cherchant les nœuds de tension avec une précision anatomique. Il n'y avait aucune tendresse dans ce geste, seulement une cartographie.

— C’est le rythme de ton ancienne vie qui s’éteint. Une arythmie salvatrice. Tu as mangé ton propre visage. Tu as digéré ton passé. Qu’est-ce qu’il reste, maintenant que le miroir est vide ?

Elena ferma les yeux. Derrière ses paupières, elle ne voyait que des taches de phosphène qui dansaient comme des microbes sous un microscope. Elle se sentait évidée, nettoyée au décapant. Lorenzo descendit une main vers sa gorge, encerclant la trachée sans serrer, juste assez pour qu’elle sente la dureté de son alliance contre sa peau fine. Elle déglutit avec difficulté, sentant encore les fibres de la photo déchirée remuer dans son œsophage.

— Il reste... ce que tu as décidé d'y mettre, articula-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, plus rauque, dépouillée de son habituelle hésitation. Lorenzo rit doucement, un son sec qui ne monta pas jusqu’à ses yeux. Il s’écarta et se dirigea vers le bureau en acajou qui trônait devant la baie vitrée. Milan s’étalait en dessous d’eux, une grille de lumières froides, un circuit imprimé géant où des millions de fourmis s’agitaient dans l’illusion de la liberté.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe de cuir noir, qu’il fit glisser sur la surface polie du bureau.

— La dissection arrive à son terme, Elena. J’ai retiré chaque tumeur de sentimentalisme, chaque kyste de culpabilité. Tu es une table rase. Une page d’un blanc si pur qu’elle en devient aveuglante.

Il tapota l’enveloppe.

— À l’intérieur, il y a un passeport. Un nom que tu ne connais pas encore. Une existence propre, une ligne de crédit illimitée, une villa au bord du lac de Côme dont

le titre de propriété attend ta signature. Si tu prends cette enveloppe, tu sors d'ici. Maintenant. Je ne te suivrai pas. Je ne te chercherai pas. Tu seras libre de redevenir une personne ordinaire, de te fondre dans la grisaille des gens qui espèrent et qui craignent.

Elena sentit une décharge d'adrénaline lui brûler les veines, mais ce n'était pas la joie de la délivrance. C'était une terreur abjecte. L'idée de l'air libre, du bruit de la rue, des visages inconnus qui ne sauraient pas lire en elle comme il le faisait, lui parut insupportable. Sans Lorenzo, elle n'était qu'un membre amputé, une chose morte qui ne savait plus comment générer sa propre volonté. Le monde extérieur n'était qu'un immense vide pneumatique où elle s'asphyxierait en quelques secondes.

— Et l'autre option ? demanda-t-elle, ses mains agrippant les accoudoirs de son fauteuil jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

Lorenzo revint vers elle. Il tenait dans son autre main un petit objet métallique : un scalpel à usage unique, encore sous son emballage stérile. Il le posa délicatement à côté de l'enveloppe.

— L'autre option, c'est de rester. Mais pas comme un sujet. Pas comme une chose que je façonne. Tu restes pour devenir le scalpel à mes côtés. Pour regarder le monde avec la même indifférence divine que moi. Pour m'aider à ouvrir les autres, à voir comment ils fonctionnent, à collectionner leurs petits secrets honteux jusqu'à ce qu'ils nous appartiennent. Si tu restes, Elena, tu ne seras plus jamais seule, car tu seras moi. Et je serai toi. Une symbiose de prédateurs.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait voir le pore de sa peau, la petite cicatrice blanche qui barrait son sourcil gauche. Il émanait de lui une force d'attraction gravitationnelle, un trou noir de charisme et de cruauté qui aspirait tout l'oxygène de la pièce.

— Mais attention, ajouta-t-il d'un ton plus bas, presque affectueux. Si tu restes, il n'y a plus de retour en arrière. La dopamine que je t'injecte chaque jour, ce mélange de peur et d'extase... si tu t'en vas, le sevrage te tuera. Tu ramperas dans le caniveau pour retrouver l'ombre de ma main. Choisis, ma précieuse création. L'existence plate d'un fantôme, ou l'apothéose d'un monstre.

Elena regarda l'enveloppe de cuir. Elle imaginait la femme qu'elle pourrait être : une silhouette anonyme marchant sous la pluie, achetant du pain, dormant dans des draps qui ne sentiraient rien d'autre que la lessive. Une vie sans relief. Une vie sans la morsure de Lorenzo. Elle sentit une nausée monter, une révolulsion pour cette normalité qu'elle avait autrefois chérie.

Ses yeux dérivèrent vers le scalpel. La lumière du Duomo se reflétait sur l'acier chirurgical, créant un éclat insoutenable. Elle se leva, ses jambes tremblantes mais sa décision ancrée dans ses viscères comme un hameçon. Elle ne se dirigea pas vers la porte. Elle fit un pas vers Lorenzo.

Elle prit le scalpel. Le plastique de l'emballage crissa sous ses doigts, un son de déchirure qui lui procura un plaisir immédiat, une décharge électrique à la base du crâne. Elle dénuda la lame. Elle était d'un bleu froid, parfaite.

— Je ne veux pas de leur liberté, dit-elle en fixant la lame. Leur liberté est une prison de médiocrité.

Elle leva les yeux vers Lorenzo. Il ne souriait pas, mais son regard brûlait d'un orgueil dément. Il avait réussi. Il avait créé un miroir qui ne se contentait plus de réfléchir, mais qui commençait à mordre.

Elena saisit la main de Lorenzo. Elle retourna la paume de l'homme vers le plafond. Avec une lenteur méticuleuse, elle appuya la pointe du scalpel juste au centre de sa ligne de vie. Elle vit la peau se déformer sous la pression, puis céder. Une perle de

sang, d'un rouge presque noir sous la lumière artificielle, apparut et roula lentement le long de son poignet, tachant la manchette de sa chemise blanche d'un millier d'euros.

Lorenzo ne tressaillit pas. Il respirait plus vite, ses narines dilatées aspirant l'odeur du fer qui commençait à saturer l'air.

— Dis-moi ce que tu vois, Elena, murmura-t-il.

Elle approcha son visage de la plaie, ses lèvres frôlant presque la peau entaillée. Elle tira la langue et goûta le sang. C'était chaud, amer, chargé d'une puissance électrique qui la fit frissonner des hanches jusqu'à la nuque. À cet instant, le penthouse ne lui parut plus être une cage, mais le centre de l'univers. Le reste du monde n'était qu'un décor de carton-pâte destiné à être démantelé.

— Je vois... que nous sommes faits de la même matière, répondit-elle.

Elle s'empara de l'enveloppe de cuir contenant sa "liberté" et, sans quitter Lorenzo des yeux, elle la jeta dans la cheminée à l'éthanol qui brûlait silencieusement dans un coin de la pièce. Les flammes bleues léchèrent le cuir, qui se recroquevilla en dégageant une odeur âcre de bête brûlée.

Elle se colla contre lui, sentant le manche du scalpel entre leurs deux corps. Elle était le prolongement de sa main, l'outil de sa volonté, la part d'ombre qu'il avait enfin réussi à matérialiser. Elle n'avait plus besoin de nom. Elle n'avait plus besoin de passé. Elle était la douleur qu'il infligeait et le plaisir qu'il recevait.

Lorenzo passa ses bras autour d'elle, l'écrasant contre son torse. Le sang de sa main macula le dos de la robe en soie d'Elena, dessinant une carte de territoires conquis. Dans le reflet de la baie vitrée, leurs silhouettes n'en formaient plus qu'une, une tache sombre et irrégulière qui semblait dévorer les lumières de la ville.

— Bienvenue à la maison, murmura le monstre.

Elena ne répondit pas. Elle se contenta de serrer le scalpel un peu plus fort, impatiente de savoir qui serait le prochain sujet sur leur table d'opération. La faim était là, tapie dans son ventre, une bête noire et affamée qui venait de s'éveiller et qui ne s'endormirait plus jamais. Elle ferma les yeux, savourant le silence de sa propre disparition. Elle était enfin vide, et dans ce vide, Lorenzo était roi.

# Chapitre 10

## L'Éclat du Poison Précieux

La baie vitrée du penthouse n'était plus une fenêtre, mais une membrane froide, une cornée immense et translucide tendue au-dessus des entrailles de Milan. Le Duomo, en bas, ressemblait à une carcasse de baleine blanche échouée dans un océan de goudron, ses flèches de marbre pointant vers un ciel vide de Dieu. Elena sentit le froid du verre contre son front, une morsure plate et anesthésiante. À ses pieds, la ville palpitait d'un rythme de moteur fatigué, un bourdonnement sourd qui résonnait jusque dans ses molaires.

Derrière elle, le silence était un poids. Un silence épais, saturé de l'odeur de la cire d'abeille, du cuir neuf et de ce parfum métallique, presque sucré, qui collait à la peau de Lorenzo. Elle ne se retourna pas. Elle n'avait plus besoin de ses yeux pour le voir. Elle percevait le froissement millimétré de sa chemise en coton égyptien, le clic imperceptible de ses articulations alors qu'il s'approchait.

Ses mains se posèrent sur ses épaules. Elles étaient lourdes comme des pierres de sépulcre. Elena observa ses propres doigts contre le verre. Ils étaient immobiles. Le tremblement qui l'avait habitée pendant des mois, cette vibration nerveuse qui faisait tinter le cristal de ses verres et vibrer la pulpe de ses pouces, s'était éteint. Il n'y avait plus de révolte dans ses muscles, plus de spasme de fuite. Elle était devenue une nature morte.

— Regarde-nous, murmura Lorenzo. Sa voix n'était qu'un souffle chaud contre la courbe de son oreille, une buée qui brouilla brièvement le reflet de la métropole.

Dans le miroir d'obscurité que renvoyait la vitre, leurs silhouettes s'imbriquaient. La

robe en soie d'Elena, d'un vert si sombre qu'il paraissait noir, se fondait dans le costume de Lorenzo. Elle ne voyait plus la délimitation de son propre corps. Elle n'était qu'une extension de son ombre, une excroissance élégante née de sa volonté. Il passa une main dans son cou, ses doigts s'attardant sur la carotide. Elena sentit le pouls de Lorenzo battre contre sa propre peau, ou peut-être était-ce le sien qui avait adopté la cadence lente, prédatrice, de son geôlier.

Une mouche, attirée par la chaleur intérieure, vint se poser sur le verre, juste entre leurs deux visages reflétés. Elle frotta ses pattes avec une frénésie écœurante. Elena fixa l'insecte, détaillant les facettes de ses yeux, le bourdonnement agacé de ses ailes. Lorenzo ne bougea pas, mais sa pression sur sa gorge s'accrut, juste assez pour que l'air devienne un luxe, une denrée rare qu'il lui accordait au compte-gouttes.

— Tu n'as plus peur, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Ce n'était pas une question. C'était un constat clinique, une vérification sur un rapport d'autopsie.

Elena inspira l'odeur de son propre asservissement. C'était une odeur de tubéreuse et de sang séché, de vin cher et de sueur froide. Elle repensa à la femme qu'elle était en arrivant ici, cette créature faite de principes et de souvenirs fragiles. Lorenzo les avait tous brisés, un par un, avec la patience d'un horloger démontant un mécanisme inutile. Il avait cartographié ses hontes, ses deuils, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des stimuli. Il avait fait de sa douleur une esthétique.

Elle posa sa main sur celle de Lorenzo, celle qui lui enserrait la gorge. Ses ongles, vernis d'un rouge si profond qu'il évoquait des plaies ouvertes, s'enfoncèrent dans le dos de la main de l'homme. Une goutte de sang perla, une perle de rubis qui glissa lentement sur le blanc immaculé de son poignet de chemise. Elena ne ressentit aucune pitié, seulement une curiosité détachée, presque scientifique.

— Pourquoi aurais-je peur de moi-même ? répondit-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère. Elle n'avait plus le timbre de la victime. Elle était devenue mate, tranchante, dépouillée de toute émotion superflue. Elle s'écarta légèrement, non pour fuir, mais pour mieux contempler le chef-d'œuvre. Elle fit glisser ses doigts le long du cadre en acier de la baie vitrée. La cage. Lorenzo l'avait construite, mais c'était elle qui en avait poli les barreaux. Elle s'était installée dans cette architecture de l'effacement avec une volupté morbide. Elle avait appris à aimer le goût du poison, à le réclamer comme une drogue nécessaire à sa survie.

Elle se tourna vers la pièce. Le penthouse était un mausolée de luxe. Des œuvres d'art qui semblaient crier dans le silence, des meubles aux angles si vifs qu'ils menaçaient de couper la chair au moindre frôlement. Sur la table basse en marbre blanc, un scalpel de chirurgie reposait à côté d'une flûte de champagne. Lorenzo l'observait, ses yeux sombres ne reflétant aucune lumière, deux trous noirs absorbant tout ce qui l'entourait.

Il s'approcha du bar, versa un liquide ambré dans deux verres de cristal. Le tintement de la carafe contre le verre fut une détonation dans le silence étouffant.

— Nous avons de la visite demain, dit-il en lui tendant le verre. L'avocat de ton père. Il pose trop de questions. Il cherche encore la petite Elena Vance qui jouait du piano dans le salon de ses parents.

Elena prit le verre. Ses doigts effleurèrent ceux de Lorenzo. Un choc électrique, froid, parcourut son bras. Elle imagina l'avocat, un homme de papier et de morale, entrant dans cet antre. Elle imagina le regard qu'il poserait sur elle. Il ne verrait pas une victime. Il verrait une complice. Il verrait le monstre que Lorenzo avait sculpté dans sa chair et son esprit. Et cette pensée lui procura un frisson de plaisir si intense qu'il lui en donna la nausée.

— Il ne la trouvera pas, dit-elle en portant le verre à ses lèvres. Le liquide lui brûla la gorge, une brûlure bienvenue, une preuve qu'elle était encore capable de ressentir

quelque chose au milieu de cet engourdissement total.

Elle se dirigea vers le miroir mural, un immense rectangle de verre biseauté qui occupait tout un pan de la pièce. Elle s'y observa. Ses traits étaient les mêmes, mais l'expression n'appartenait plus à une humaine. Ses yeux étaient fixes, les pupilles dilatées par une excitation froide. Elle n'était plus Elena. Elle était le vide que Lorenzo avait créé, un vide avide de se remplir de la substance des autres.

Lorenzo vint se placer derrière elle, ses mains glissant sur ses hanches, la pressant contre lui. Dans le miroir, ils n'étaient plus deux individus. Ils étaient une chimère, une bête à deux têtes dont les membres s'entremêlaient de façon indissociable. La tache de sang sur sa manche s'était élargie, un motif géographique sombre qui semblait dessiner la carte de leur nouveau royaume.

— Tu es prête, murmura-t-il.

Elena ferma les yeux un instant. Elle revit, dans un éclair de lucidité mourante, le visage de sa mère, les après-midi d'été, le goût du pain frais. Puis, avec une volonté chirurgicale, elle sectionna ces derniers fils. Elle les laissa tomber dans l'abîme de sa mémoire. Elle ouvrit les yeux. Le reflet dans le miroir était parfait. Il n'y avait plus de fêlure. Plus de doute.

Elle se tourna vers Lorenzo, attrapa son visage entre ses mains. Ses paumes étaient froides, sa peau de porcelaine semblait briller d'une lueur malade. Elle approcha ses lèvres des siennes, non pour un baiser, mais pour une communion de prédateurs.

— Je veux voir ses yeux quand il comprendra, dit-elle.

Lorenzo sourit. C'était un mouvement de lèvres qui n'atteignait pas ses yeux, une simple découpe dans son visage de marbre. Il l'écrasa contre lui, une étreinte qui lui coupa le souffle, une étreinte qui aurait dû lui briser les côtes, mais qui ne lui fit

ressentir qu'une plénitude absolue. Elle était enfin chez elle. Dans cette cage sans barreaux, dans ce penthouse qui surplombait un monde qu'elle ne reconnaissait plus, elle était devenue l'architecte de sa propre perte.

Elle se détacha de lui et retourna vers la baie vitrée. Milan s'éteignait doucement, les lumières des appartements s'évanouissant les unes après les autres, laissant place à une obscurité épaisse et poisseuse. Elena posa sa main sur le verre, là où la mouche avait été. L'insecte était mort, écrasé entre ses doigts et la vitre sans qu'elle s'en soit rendu compte. Elle observa la petite tache de viscères et d'ailes brisées sur la transparence du verre.

Elle porta son doigt à sa bouche et goûta l'amertume de la mort minuscule. Elle sourit à son propre reflet, un sourire qui ne s'effacerait plus, un éclat de poison précieux brillant dans l'ombre de la chambre haute. Elle n'avait plus besoin de nom. Elle n'avait plus besoin de passé. Elle était la douleur, elle était le plaisir, elle était le vide enfin souverain.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Dévore ce poison précieux"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)